

« La Maison du magicien », d'Emanuele Trevi: dans le repaire du père disparu

JEAN-BERNARD VUILLÈME



Image d'illustration. — © Jacques Palut / PantherMedia / Jacques Palut

L'écrivain italien Emanuele Trevi traque le fantôme de cette figure paternelle imposante que fut Mario, un psychanalyste jungien renommé à Rome

Romancier, essayiste et critique littéraire, Emanuele Trevi est l'un des écrivains italiens contemporains les plus importants. Sa manière de métamorphoser des personnes réelles, décédées de préférence, en personnages de roman, inspire des auteurs plus jeunes, comme Marco Missiroli, par exemple. Quelle différence entre la réalité « vraie » et sa reconstitution romanesque ? Dans *Due vite (Deux vies)*, Prix Strega 2021, Trevi ressuscitait deux amis proches pour en broser des portraits plus vrais que nature. Et cette fois, c'est quelqu'un d'encore plus proche, son propre père, qu'il introduit dans sa machinerie littéraire.

Après un prologue composé de deux anecdotes illustrant la formule maternelle de mise en garde « tu sais comment il est », c'est-à-dire selon une version filiale plus élaborée, parfois « retranché dans son arrière-boutique », l'écrivain entre dans le vif du sujet. Le sujet, c'est l'appartement et en même temps le cabinet de son père mis en vente après son décès (« le musée de mon père » aussi bien que « la maison du magicien »), appartement qu'il finit par se résoudre, et presque se résigner, à habiter

lui-même. Un lieu renfermant « de puissants résidus d'énergie mentale, une sorte de brasero psychique où le feu couvait encore ». Autant dire que son installation dans ce lieu hanté par l'aura paternelle ne sera pas de tout repos.

La première partie fait la part belle à « la Dégénérée », une aide de ménage cauchemardesque semant le chaos à chacune de ses actions, mais que l'auteur se révèle incapable de licencier. Une autre visiteuse l'inquiète encore davantage. Elle s'introduit nuitamment dans l'appartement, pendant son sommeil, et veille à laisser chaque fois quelques traces de son passage en déplaçant des objets. Il suffirait, croit-il, de changer de serrure pour mettre fin à ce manège, ce qu'il tarde à faire. Le père disparu émerge de ces limbes à la manière d'un fantôme toujours plus présent, par bribes d'enfance, d'un passé de résistant communiste, de père attentif et distrait et enfin de « guérisseur d'âmes » façon jungienne.

Patients célèbres

Une autre figure émerge comme en pointillé dans la seconde partie de cette narration non dénuée de suspense, celle du grand psychologue suisse Carl Gustav Jung. Pour Trevi, le fait de ne pas se sentir « maître en sa demeure » résonne avec la notion de l'autonomie de l'inconscient. Ainsi, le roman se double d'une petite histoire de Carl Gustav Jung, de ses concepts et de ses démêlés avec son maître Freud ; il donne un aperçu du maître de Mario Trevi, Ernst Bernhard, qui eut pour patient, entre autres artistes célèbres, Federico Fellini et l'écrivaine Natalia Ginzburg. Comme dans d'autres livres d'Emanuele Trevi, ce voyage romanesque excède le roman, frise parfois l'essai, voire la biographie historique. En témoigne une bibliographie digne des sciences humaines. Tout est bon pour cerner l'énigme de l'existence de ce « père mystérieux et merveilleux », sans pour autant que l'écrivain, qui cultive le sens et le goût des formules percutantes, ne fasse autre chose que de la littérature à un haut niveau d'exigence.

Genre : roman

Auteur : Emanuele Trevi

Titre : La maison du magicien

Editions : Philippe Rey

Pages : 221